

Vivi prend sa retraite le 6 septembre 1984 ; Mimi et lui viennent vivre dans la maison qu'ils ont fait construire à Saint-Maurice.

A partir de ce moment, il s'engage dans la vie publique et associative : Mandat de Conseiller municipal de 1989 à 1995 ; Présidence de la Société de chasse « ACCA » ; membre de l'Office de Tourisme ; membre des « Amis du Vieux Château » dès l'origine en 1990 ; président du Comité des fêtes de Saint-Maurice en 1991; co-fondateur

du Festival de l'accordéon, et membre de 1996 à 2015 ; montage des décors extraordinaires des expos de livres d'enfants au Centre Culturel ; et enfin membre de l'Union Musicale de Saint-Maurice, dont il fait toujours partie de l'orchestre « Pibole Musette Club » ; avec son accordéon qui a succédé à celui que sa grand-mère lui avait offert vers 12-13 ans, et avec lequel il va encore mensuellement animer les anniversaires à l'EHPAD « La Rêverie » à Château-Garnier.



Animation du mariage de son voisin Maurice Phémoland à la Malterre (1946)



Animation du mariage de Laurence Donzaud-Dury (2006)



Dossier élaboré par Pierre CHEVRIER
Atelier ethnographie du Centre Culturel - La Marchoise
Textes de Christian SOUILLE
Photos: archives Christian SOUILLE
Mise en page: Fernando COLLA
Centre Culturel - La Marchoise (novembre 2022)

BALADES CULTURELLES DANS LA MÉMOIRE

16^e saison - N° 120 - Dimanche 6 novembre 2022

UNE JEUNESSE À SAINT-MAURICE (1930-1956)

avec Christian (Vivi) Souille

Nous avons déjà proposé plusieurs balades faisant appel à la mémoire d'un « grand témoin » de la vie locale : Michel Baty (1932-2000), « Dans les pas d'un gamin dans les rues de Gençay avant la Guerre et pendant l'Occupation » (4-01-2009) ; Thérèse Morillon (née en 1932), « Evolution des commerces de la Place du Marché » (3-01-2010) ; Yvette Maillocheau-Pouyllon (née en 1929), « Mémoire d'enfance Rue du Palateau » (3-02-2011).

Aujourd'hui, c'est Christian Souille, né en 1930 (que nous continuerons d'appeler « Vivi »), qui nous accueille sur le pont de La Clouère pour nous parler de ses années d'enfance et de jeunesse, en évoquant certains lieux, personnages et anecdotes, au cours d'une balade dans le bourg de Saint-Maurice.

Sollicité par ses proches, Vivi a écrit deux recueils de souvenirs, à diffusion familiale : « Ma très belle vie » (octobre 2019), et, en annexe : « Vie d'autrefois à la campagne : 1930-1056 » (mars 2020) ; les textes suivants sont extraits de ces documents.



Je suis né le 3 janvier 1930 à la Grange-des-Brandes (dans une décennie, cela fera un siècle !), ferme isolée de la commune de Saint-Maurice-la-Clouère. donc nettement moins agréable en hiver. Cette pièce était uniquement chauffée par un feu de cheminée où l'on pouvait faire brûler un fagot entier. Malgré

J'ai vécu dans cette ferme jusqu'à l'âge de 22 ans (année de mon mariage), et je garde en mémoire des souvenirs précis de cette période de ma vie, mon enfance et adolescence. Moi et mes frères et soeurs vivions pauvrement mais heureux, entourés des parents et grands-parents.

La maison comportait une grande pièce meublée d'une table où l'on pouvait manger à 10 ou 12 personnes, deux bancs, quelques chaises, et deux lits de 1,20 m, l'un près de la cheminée où je dormais avec mon frère aîné, et l'autre près de la porte du cellier où couchait le domestique,



L'ancien pont sur la Clouère, avec son parapet en pierres, et la descente vers le lavoir

cela, la température était relativement agréable que dans seulement une moitié de la pièce, l'autre moitié étant soumise aux courants d'air entre la porte d'entrée et la porte du cellier.

À cette époque, l'électricité n'existait pas dans les fermes isolées et l'éclairage de la maison où nous vivions et des bâtiments de la ferme était fourni par des lampes à pétrole. Durant la Deuxième Guerre mondiale, pendant la période d'occupation, vu la pénurie de pétrole, nous avons recours au carbure. Pour cela, obligation de se procurer quelques lampes mais je ne me souviens pas où il était possible d'en acheter, (peut-être chez le père DOUX, quincailler exceptionnel où on trouvait de tout). Par contre, j'ai le mauvais souvenir que c'était moi qui étais chargé de nettoyer chaque soir, très méticuleusement, ces lanternes et les "garnir", disait-on, c'est-à-dire remettre du carbure dans le réservoir inférieur, le carbure de la veille étant réduit en poussière sous l'effet de l'eau contenue dans le réservoir supérieur qui s'écoulait goutte à goutte par un fin tuyau réglable par une vis. L'action de l'eau sur le carbure provoquait une forte réaction chimique, le gaz comprimé dans la cuve hermétique sortait par un bec très fin qui concentrait la flamme une fois le gaz allumé. Mon frère Guy, plus âgé que moi, partageait cette tâche un soir sur deux. Cette corvée n'était pas agréable, il faut l'avouer.

Avant de nous coucher, nous devions aller faire une visite dans les écuries afin de s'assurer que tout allait bien, sinon le signaler aux parents. Les rats pullulaient. Nous étions «armés» d'un bâton pour tenter d'en éliminer quelques-uns. Hélas, ils étaient plus malins que nous et nous rentrions souvent bredouilles.

L'unique point d'eau était l'évier de la cuisine. Deux seaux d'une dizaine de litres posés de chaque côté de cet évier, et le «godet», sorte de casserole d'un demi-litre environ à la base duquel était soudé un mince tuyau, avec lequel nous puisions l'eau nécessaire pour se laver les mains et faire la toilette en la faisant couler par ce godet posé sur le seau. L'eau utilisée s'évacuait à l'extérieur par un trou percé à la base de l'évier, et se dispersait dans la nature. Évidemment toilette à l'eau froide obligatoire.

Nous étions chargés moi et mon frère de surveiller la quantité d'eau contenue dans les seaux, et

lorsqu'ils étaient vides ou sur le point de l'être, il nous fallait aller les remplir au puits distant d'une cinquantaine de mètres environ. Il n'y avait pas de pompe à ce puits profond de 22 mètres. À l'aide d'un treuil et d'une longue chaîne, nous descendions un grand seau lesté en haut de manière à ce que, arrivé au fond, il se couche pour se remplir. À nous de le remonter pour le verser dans les deux seaux «de service» et de les transporter jusqu'à la maison. Nous utilisions un cerceau afin de les tenir écartés pour faciliter la marche. Il fallait bien être deux pour remonter le grand seau sur la margelle. Chaque année, l'été, à la période de grande sécheresse, mon père descendait au fond de ce puits muni d'une longue perche, «un aiguillon», pour mesurer l'épaisseur de la nappe phréatique. Il accrochait à la chaîne une sorte de siège «fabriqué maison» et deux personnes - à la manivelle - le descendaient et remontaient à l'aide du treuil. Procédé pas particulièrement sécurisant, pas aux normes de sécurité à mon avis !

Quelques années plus tard, ce treuil ainsi que la margelle furent démontés et remplacés par une pompe à levier fabriquée et installée par Mr. Germain BRILLANT.

Hors de question d'installer une pompe à moteur électrique puisque nous n'avions pas l'électricité. Néanmoins, c'était une avancée considérable surtout pour le remplissage de l'abreuvoir des animaux (le «timbre») installé à proximité du puits. Il existe toujours à ce jour à la Grange-des-Brandes, me dit Camille GUYOT.

Personnellement, en rentrant d'une journée de battage ou autre travail par forte chaleur et surtout chaque dimanche matin, j'allais prendre mon bain dans l'abreuvoir aux animaux après avoir pris soin bien sûr de le nettoyer soigneusement et le remplir.

Lorsque la température extérieure ne le permettait pas, la toilette se faisait devant l'évier dans une grande bassine.

(Chapitre d'introduction de la brochure : « Vie d'autrefois à la campagne ; souvenirs d'enfance et de jeunesse 1930-1956 »)



Travaux d'été pendant l'Occupation, à la Grange des Brandes ; Vivi premier enfant à droite, devant sa mère Yvette ; son père Auguste premier à droite ; sur la photo, deux soldats allemands qui participent aux travaux (1^{er} à gauche et 2^e à droite)

Vivi évoque ensuite dans cette brochure :

- Les saisons et les travaux,
- les personnages marquants de son enfance,
- les fêtes, la nourriture des animaux et des gens,
- les dévotions et remèdes de bonnes femmes,
- et l'Occupation allemande.



1^{ère} rencontre au Bal de l'Ascension de Gençay (1948), sous parquet Thévenet

Après une solide formation scolaire à l'école du Dognon, complétée par les cours du soir du maître Alexis Phemoland, Vivi effectue son service militaire en 1950, et se marie le 28 Juillet 1952 avec Mimi, rencontrée en 1948. Sans formation et sans autre perspective de trouver du travail que celui de domestique agricole, il intègre la Gendarmerie le 27 octobre 1956.

« Malgré une enfance vécue dans la pauvreté financière, j'ai eu cette chance d'avoir été entouré d'un amour familial exemplaire ; et je ne regrette aucunement d'avoir fait carrière dans la gendarmerie, bien que n'y être entré non par sacerdoce, mais presque par obligation n'ayant appris aucun métier durant mon adolescence. Je ne tire aucune gloire des postes « un peu prestigieux » qui m'ont été confiés, les circonstances l'ont voulu ainsi .

Bien qu'ayant vécu plus de trente années dans la capitale, je suis resté profondément ancré et enraciné dans mon pays natal, surtout à la Grange des Brandes où je vais de temps en temps rendre visite à mes amis »